
Tangence



Liminaire

Richard Saint-Gelais

Numéro 68, hiver 2002

Littérature et mathématiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008243ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008243ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Gelais, R. (2002). Liminaire. *Tangence*, (68), 5–7.
<https://doi.org/10.7202/008243ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Richard Saint-Gelais

Devant une axiomatique, nous pouvons nous trouver dans la situation de deux partenaires qui ne s'accorderaient devant les règles d'un jeu : s'ils ne prennent pas la précaution de les énoncer chacun, cela leur interdit de jouer ensemble une partie ; mais s'ils se les communiquent et s'ils conviennent, par exemple, d'alterner les deux règlements, ils peuvent alors jouer des parties successives sans s'accuser de tricherie.

Robert Blanché, *L'axiomatique*

À première vue, peu de disciplines sont aussi dissemblables — et incompatibles — que les études littéraires et les mathématiques. D'un côté, on aurait affaire à l'intuition, au concret, à d'innombrables désaccords entre esthétiques concurrentes ; de l'autre, à une rigueur sans faille, à l'abstraction, à l'approfondissement constant de principes et d'axiomes acceptés par tous.

Un regard un peu plus attentif permet cependant de jeter des passerelles entre les deux domaines, quitte à nuancer ou à remettre en question certaines idées reçues. Les mathématiciens insistent sur l'importance de l'invention intellectuelle dans leur activité ; il leur arrive de saluer l'élégance de certaines démonstrations ; ils travaillent à l'unification de leur discipline mais reconnaissent sans détour la possibilité de plusieurs axiomatiques, fondées sur des prémisses différentes (voire contradictoires) et menant à des édifications conceptuelles distinctes ; pas plus que les littéraires, ils ne visent l'adéquation directe au réel mais conçoivent parfois leur entreprise comme une *écriture* qui détermine de part en part ses résultats. Quant aux œuvres littéraires, elles ont trouvé dans les mathématiques un répertoire de thèmes, mais aussi, moins superficiellement, un ensemble de structures formelles susceptibles de sous-tendre le texte.

On ne se dissimulera pas pour autant les difficultés et les limites d'un regard croisé sur la littérature et les mathématiques. Un

débat récent — la désormais célèbre « affaire Sokal » — a montré les malentendus auxquels on s'expose en cédant aux charmes de la pensée analogique. Il faut craindre malgré tout que la vigilance exigée par Sokal ait déclenché, à son tour, de nouveaux malentendus : il ne s'agit pas de rejeter en bloc l'analogie comme telle, mais une pratique euphorique du transfert, qui se satisfait de la ressemblance sans s'interroger sur l'ancrage des notions et concepts ni sur les conditions et répercussions de leur exportation. Il ne s'agit donc pas, comme Sokal en est venu à le proposer, de renvoyer les mathématiciens à leurs équations et les littéraires à leurs jeux d'esthètes, mais bien de penser dialectiquement des contacts qui sont toujours en même temps, de part et d'autre, des transformations.

L'ampleur de ce projet ne nous échappe pas et nous reconnaissons sans ambages le caractère provisoire des propositions qui suivent : c'est bien un chantier qu'on découvrira au fil des textes ici réunis. La diversité des études (réalisée pour la plupart par des chercheurs en émergence) vise donc surtout à illustrer la nouveauté et la fécondité d'une tentative de rapprochement qui, pour se donner des bases tangibles, passe le plus souvent par des études de cas précis. On pourra s'étonner à cet égard de la part relativement faible faite à ce tremplin commode — et historiquement décisif — qu'est l'Oulipo ; il faut moins y voir cependant le signe d'un refus que celui de pousser l'exploration sur des terrains moins souvent abordés sous cet éclairage. Je m'y suis essayé dans une réflexion générale sur les modalités d'une « mathématisation » de la littérature et sur l'effet en retour que cette dernière imprime à la formalisation. Si les autres études s'attachent à des cas particuliers, on verra qu'elles débouchent sur des observations de portée plus vaste, qui tiennent souvent à la dynamique complexe des rapports entre le texte et ses formalisations. Ainsi, l'organisation de *Si par une nuit d'hiver un voyageur* de Calvino, dont les paradoxes tiennent, pour Sindy Langlois, à l'ambiguïté qui frappe les relations d'enchâssement — linéaire ? circulaire ? — de ce roman vertigineux. Qui dit enchâssement dit multiplication des univers possibles au sein d'une même œuvre. L'artiste se lance alors dans l'élaboration d'architectures formelles *et* mobiles, où la fiction se démultiplie en strates qui interfèrent avec le fil — ramifié et enchevêtré — de l'histoire : les analyses respectives de Mélanie Lamarche-Amiot et Chantal Pouliot le montrent à propos d'œuvres aussi différentes en apparence que le film *Deconstructing Harry* de Woody Allen et les albums du bédéiste Marc-Antoine Mathieu. Le recours à des formes mathématiques de construction peut aussi passer par le relais de domaines où leur

« acclimatation » semble plus assurée ; c'est ainsi que la musique sérielle a fourni à Robbe-Grillet, dans *Djinn*, des principes de combinaison et de permutation dont Karine Lalancette scrute le réemploi et la transformation. D'autres usages indirects sont envisageables : par exemple, l'incommunicabilité qui frappe les « personnages » du *Solaris* de Stanislas Lem peut être réinterprétée avec profit, pour Véronique Tremblay, sous l'angle du concept mathématique de récursivité. Toujours en science-fiction, mais dans une perspective différente, Fabrice Gagnon livre une analyse critique du projet d'Isaac Asimov qui a voulu fonder un cycle de nouvelles — celui des Robots — sur une axiomatique imaginaire qui, en fait, doit composer avec les règles spécifiques du récit.

On est loin, on le voit, de l'application mécanique des concepts. On est loin, aussi, du cliché tenace qui veut que les mathématiques soient une discipline qui s'occupe de chiffres et qui devrait inspirer un désintérêt mêlé de crainte aux littéraires, dont les lettres sont plutôt l'affaire. Un brin de curiosité permet de lever ce malentendu-là : c'est cette curiosité, et le souci de refuser aussi bien les raccourcis que les cloisonnements trop étanches, qui caractérise le petit florilège qui suit. Espérons qu'il saura sinon briser le mur du silence entre « les deux cultures », du moins inviter à aller y voir de plus près, sans euphorie ni défaitisme.